

Apprendre la langue et la littérature avec les médias

Jean-Marc Muller, professeur de français retraité
ancien formateur à l'IUFM d'Alsace / Université de Strasbourg / Centre de Colmar

L'expérience présentée est celle d'un professeur de lettres, formateur du futurs professeurs des écoles. Elle n'exclut pas les « nouveaux médias », mais s'en tient à la presse écrite, encore très peu exploitée à l'école. Mon hypothèse est la suivante : l'éducation aux médias (EAM) n'a que très peu de chance de se pérenniser, comme toute « éducation à ». En revanche, elle pourrait être intégrée dans la plupart des disciplines, à titre de composante. Ayant à traiter, en formation, de grammaire, de lecture, d'écriture, de littérature de jeunesse, ce sont là mes entrées. Cette option, qui fait des médias une sorte de « bien commun » de toutes les disciplines, est cependant encore loin d'être partagée : il faut saluer le travail du CLEMI, qui dans les éditions successives du livret *Eduquer aux médias ça s'apprend*, a eu le souci de donner une présentation cohérente des entrées possibles pour une EAM dans les programmes des écoles, des collèges et du lycée. Mon point de vue abordera successivement la grammaire et la littérature.

Si l'enseignant de français que je suis veut inscrire l'éducation aux médias dans son projet de formation, il faut qu'il l'intègre comme une composante de son enseignement de *la langue*. Cette option l'amènera à mettre en avant un objectif *communicationnel*. Mais l'EAM pourrait aussi enrichir la formation littéraire. Celle-ci a tout à gagner à être envisagée aussi comme une éducation à ce média spécifique qu'est la « littérature de jeunesse » dans le champ éditorial. Désormais légitimée pour l'école primaire, la formation à la littérature ne doit pas faire l'impasse sur les conditions matérielles des productions, en mettant en avant, là aussi, les enjeux de communication de masse. Il est possible de valider ces options théoriquement. On en restera ici à des preuves par les exemples.

1. Former des étudiants à l'enseignement de la grammaire par les médias

• Le choix du corpus

Pressés par la nécessité de « mettre à niveau » des étudiants qui ont parfois tout oublié de la grammaire scolaire, nous leur donnons peu l'occasion de s'interroger sur la langue de référence pour construire une grammaire pour enseigner. Je fais donc un choix. A côté des textes littéraires, je tire mes exemples des journaux d'information pour enfants, et surtout, je montre ces journaux. Ce sont souvent les deux produits du groupe Play Bac : *Le Petit Quotidien*, *Mon Quotidien*, ou *Le Journal des Enfants (JDE)*, produit par la Société Alsacienne de Publications (L'Alsace, Le Pays). J'ai aussi utilisé le journal en ligne *1Jour1Actu*, avec sa rubrique *Le mot du jour* (Milan et Bayard). Étant formateur en Alsace, j'y ajoute des exemples pris dans nos quotidiens régionaux.

J'essaye ainsi de montrer à ces futurs maîtres que l'environnement médiatique dans lequel ils baignent peut leur fournir, quotidiennement, de quoi alimenter leur curiosité linguistique, et par ricochet, celle de leurs futurs élèves.

Mes propositions ici présentées portent sur la une des petits journaux.. En amont le travail dans la classe s'articule en principe avec la « revue de presse ». Pour qu'un enfant accède à la compréhension d'un fait de langue, il est indispensable que le matériau linguistique ait d'abord trouvé sa place dans des échanges langagiers, où l'info est actualisée, parlée, discutée, reprise à l'écrit. Les « unes » sont des « machines communicationnelles » où interagissent un gros titre, un « chapeau » et une photo. Comprendre la une, c'est reconstruire mentalement ces interactions ; et on gagne à le faire pour deux raisons encore : l'info de une forme en principe une totalité qui se suffit quasiment à elle-même (on le dit parfois du conte en littérature) ; et en règle générale la une fournit une belle moisson de « phrases canoniques »,

dont l'enseignant de grammaire a besoin, mais aussi des énoncés syntaxiquement variés. Or un enseignement efficace de la grammaire, largement focalisé par la phrase, surtout à l'école primaire, nécessite ces deux conditions : la régularité et la variation.

• L'apprentissage de la syntaxe

De ce point de vue, les unes des journaux pour enfants sont des supports intéressants parce que le caractère complet de l'information découle de l'observation de plusieurs éléments de nature sémiologique hétérogène ; de plus elles rendent possible si le travail est mis en rapport dans une classe avec des revues de presse régulières, le jeu des comparaisons de unes différentes. La collection de titres offre des **phrases « cano-niques »** : « Les hommes préhistoriques cuisaient déjà des céréales » (*Petit Quotidien* – 29-30 octobre 2010) est une phrase simple déclarative à la forme active, neutre (c'est le modèle scolaire, aussi le plus fréquent dans les titres du *Petit Quotidien*).

Mais les unes offrent aussi une **variété** de types de phrases. Des interrogatives, conformes ou non aux modèles académiques scolaires : « Les délégués de classe, à quoi ça sert ? » (*Mon Quotidien*, 15 octobre) ; « Rebelle, c'est pas une vie ? » (*JDE*, 14 janvier) ; « Des péages à l'entrée des villes pour faire baisser la pollution ? » (*Mon Quotidien*, 1 juillet). On trouve aussi, plus rarement des phrases impératives : « Découvre le nouvel avion du président français » (*Petit Quotidien*, 30 octobre) ; « Il faut protéger les requins » (idem, 14 octobre) ; « Raconte-moi le sel » (*JDE*, 25 mars 2010). Les exclamatives sont aussi au rendez-vous : « Cet animal n'avait pas été vu depuis plus de 70 ans ! » (*Petit Quotidien* 29 juillet) ; « Mineurs bloqués sous terre au Chili : sauvés ! » (*Mon Quotidien* 16-17-18 octobre) ; « Les hiboux, c'est chouette ! » (*JDE*, 25 octobre 2010)

Paradoxalement, ces modèles linguistiques, très fréquents dans la presse, y compris enfantine, sont parfois considérés comme hors programme, et donc prudemment laissés de côté. Il y a certainement de bonnes raisons si on part du principe qu'un enfant entre dans la démarche grammaticale par les formes les plus simples. Il en va autrement si l'apprentissage de la grammaire est considéré comme une première prise de conscience d'un processus de communication, ce que prépare justement la revue de presse en amont. Ainsi comprise, la « leçon de grammaire » va permettre à des enfants de s'approprier des

structures a priori complexes, par la manipulation, voire la production. A condition que les enseignants soient eux-mêmes formés !

Un premier exemple : les phrases à la forme passive ; elles ne sont pas au programme du CM2 ; elles sont pourtant très fréquentes dans la langue de la presse écrite : « Marée noire : voici comment les oiseaux sont nettoyés » (*Petit Quotidien*, 15 juillet) ; « Une région d'Europe est polluée par de la boue rouge » (idem, 12 octobre) ; « Les restes d'un cachalot préhistorique géant ont été découverts » (*Petit Quotidien*, 21 juillet) ; « Un trésor de 52 500 pièces a été trouvé dans un champ » (*Petit Quotidien*, 23 juillet). Faut-il sacrifier ces formes passives parce qu'elles sont hors programme ? Mieux vaut dans une classe échanger sur l'info ! Et il suffira dans ces deux cas de lire avec les élèves le « chapeau » qui accompagne le titre pour retrouver la phrase à la forme active : « Des savants ont trouvé le fossile d'un gros cachalot », « Un chercheur de trésors a découvert environ 52 500 pièces de monnaie au Royaume-Uni » (Europe). On aura constaté au passage que la plupart des titres ne donnent pas le complément d'agent, sans doute par économie. Dans le cas de la marée noire, c'est la photo, montrant les soignants en laboratoire, qui éclaire sur l'agent, et souvent, comme on le voit dans les exemples précédents, l'agent apparaît dans le chapeau.

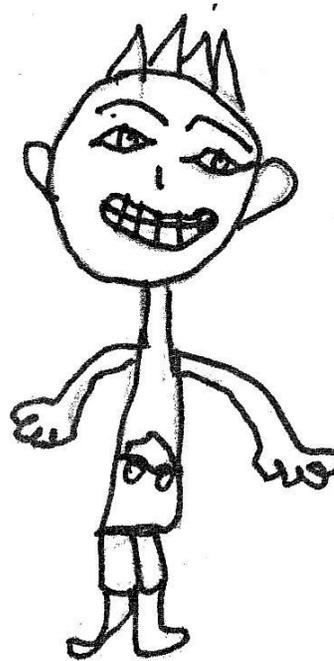


Charlotte
CE2
Ecole de
Fréland

L'info sur la pollution en Hongrie permet d'aller plus loin encore. Voilà une forme passive qui pour une fois contient son complément d'agent. C'est rare dans un titre, mais cet « actant » inanimé non humain « par de la boue rouge » n'est pas très informatif ; ni dans ce titre de une, ni sur la « fiche découverte », les responsables humains de la pollution ne sont pointés. Le débat peut alors passer de l'agent grammatical à l'agent civilement responsable !

Autre exemple : les phrases dites non verbales ou nominales. En voici une petite collection : « Une panthère des neiges star de l'été dans un zoo français » (*Petit Quotidien*, 2 juillet 2010) ; « Des forêts protégées pour que les orangs-outans y vivent » (*Petit Quotidien*, 16 octobre) ; « En Amazonie : 1 espèce découverte tous les 3 jours ! » (*Mon Quotidien* 4 novembre 2010) ; « Inondations : 2 fillettes sauvées après 4 jours... dans un arbre » (*Petit Quotidien*, 16 juillet 2010). La grammaire savante les appelle phrases non verbales à deux termes dans l'ordre « sujet – prédicat », sans autre commentaire. Or ces phrases sont d'une extrême fréquence dans la presse écrite, y compris dans des journaux pour enfants dès 6 ans.

En formation, nous pourrions déjà demander à des étudiants quel est pour eux dans ces énoncés le mot ou le groupe de mots porteur de l'information « prédicative » ? Sur le terrain, impossible de passer par ces catégories métalinguistiques. On peut en revanche imaginer un test consistant à retrouver l'info dans un titre dévoilé progressivement au tableau avec un cache, à partir de cette information ci-dessus sur des inondations au Mexique : « Inondations », ce n'est pas une info. « Inondations : 2 fillettes sauvées » : c'est presque une info. Mais « deux fillettes sauvées après quatre jours... dans un arbre », voilà une info, et même un scoop. En invitant à considérer les énoncés de ce point de vue communicationnel, une grammaire pour enseigner, inspirée par l'EAM, pourrait jeter une petite pierre dans le jardin des didacticiens férus de linguistique. On a peut-être vite fait de considérer les enfants comme des grammairiens. Dans l'enseignement rénové de la grammaire, l'expansion du groupe nominal est considérée comme « non essentielle », et c'est indiscutable en syntaxe. Soit ce titre d'article : « Un aigle remplumé à la main peut voler » (*Mon Quotidien*, 22 septembre). Consigne : supprime les éléments que tu peux enlever sans détruire la phrase. Le maître acceptera-t-il alors : « un aigle peut voler » ?



Anaëlle CE1
Ecole de Fréland

D'un point de vue communicationnel, et pour un enfant, cette manipulation n'a pas de sens. Ici c'est justement *l'expansion du nom* qui fournit l'information essentielle. L'opération la plus féconde pourrait être une reformulation qui surgirait du débat autour de l'article. On pourrait alors proposer : « Remplumé à la main, un aigle qui a perdu ses plumes peut voler ». La consigne pourrait être ici : qu'est-ce que tu dois *ajouter* à cette phrase pour qu'elle redevienne l'info dont nous avons parlé ? Pour des enfants de 8-10 ans, une grammaire communicationnelle, faisant une large part à la paraphrase orale, pourrait être plus efficace qu'une stricte grammaire descriptive, fût-ce à partir de « manipulations », en raison du caractère abstrait et formel de ces dernières. On se prendrait presque à rêver d'une EAM prêtant ses ailes à une grammaire scolaire peinant à prendre son envol !

9

2. Initier les étudiants à l'analyse des liens entre médias, sciences sociales et littérature (de jeunesse)

• L'apprentissage du lexique

La prise en compte du lexique permet de passer du plan de la langue à celui des discours, et là encore la formation aux médias peut être utile.

C'est un constat : tous les journaux pour enfants que j'ai cités contiennent des dispositifs, voire des rubriques pour aider le jeune lecteur à surmonter l'obstacle du vocabulaire. Par là cependant, ils en restent à un point de vue empirique, ou « scolaire », visant la définition des « mots difficiles ». En formation de maîtres, il faut peut-être aller plus loin et donner aux étudiants quelques clés pour comprendre comment les médias non seulement « utilisent » les mots de la langue, mais les fabriquent et les diffusent, construisant ainsi, plus ou moins à notre insu, nos représentations : celles des adultes experts comme celles des enfants.

Un seul exemple, mais on peut en trouver beaucoup d'autres. Il s'agit d'un album très répandu à l'école primaire : *Les petits bonshommes sur le carreau* (texte de Olivier Douzou, illustrations d'Isabelle Simon, aux éditions du Rouergue, 1994). L'ouvrage évoque, d'une manière distanciée et métaphorique, la condition des « sans-logis » de la fin des années 2000, mais *sans jamais les nommer* comme tels. Le style de Douzou (de formation architecte et graphiste) s'impose par l'intrication de tous les codes, le texte jouant de correspondances multiples avec les illustrations (des modelages, sous forme de photographies, mais aussi, c'est moins courant, avec le format, la mise en page). D'où sur le plan littéraire et artistique, plusieurs lectures possibles, chacune repartant d'un détail demeuré inaperçu ou secondaire lors de la précédente.

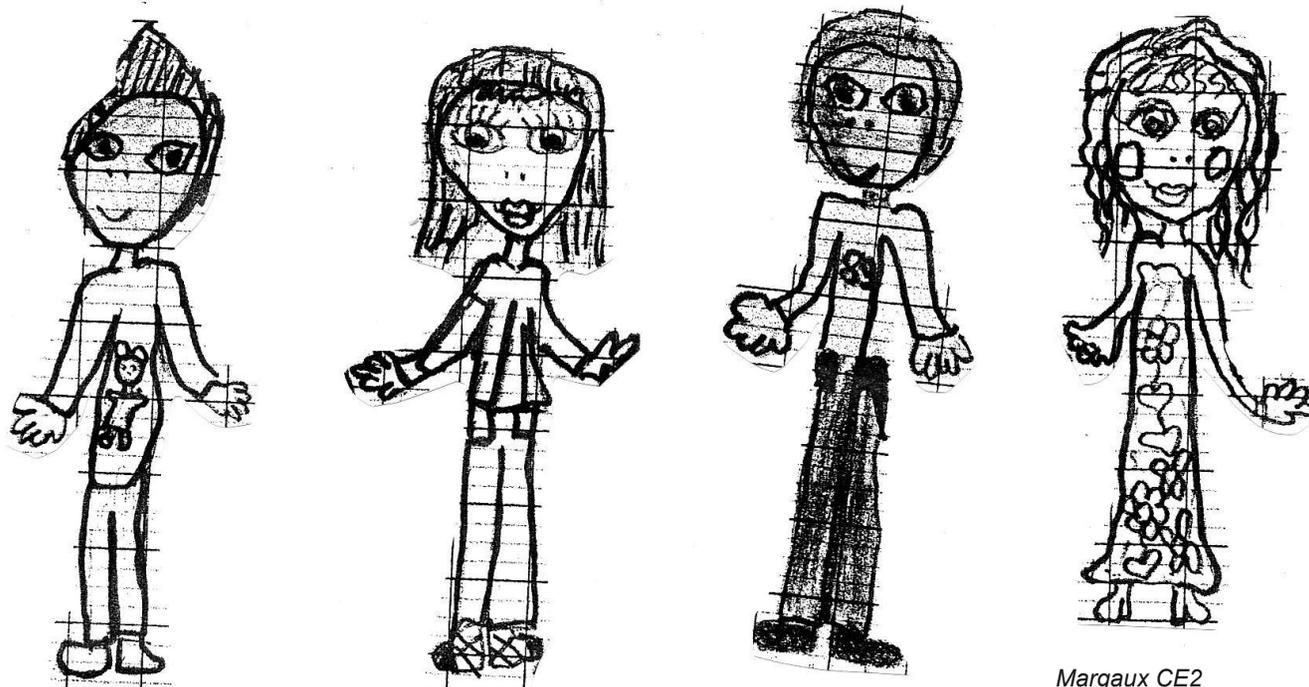
Quel rapport avec une éducation aux médias ? Par une série de questions que pose non seulement cet objet littéraire et artistique, mais aussi l'usage que l'école primaire en a fait, depuis qu'il est paru, l'album (le cinquième d'une série) a eu une importante audience, figurant sur la liste des albums conseillés au cycle 3 ; or les raisons de cette audience ne sont pas abordées dans la formation : elles restent implicitement liées à la valeur artistique et « citoyenne » de l'ouvrage ; au mieux il est mis en rapport avec une vague « actualité » hivernale.

Du fait de son succès, l'ouvrage est abondamment commenté sur des sites professionnels, qui fournissent des démarches d'exploitation de l'album dans les classes, « clé en mains » ; il est intéressant de constater que généralement les formateurs suggèrent, très rapidement, une interprétation certainement autorisée, par l'ouvrage, à propos de « petits bonshommes » très vite identifiés comme des « SDF ». Le problème, c'est que cette interprétation réductrice est donnée comme une évidence. Voici comment une équipe de praticiens introduit l'étude de l'incipit de l'album à l'usage des maîtres :

Lecture de l'incipit ...

« *Qu'est-ce qu'un enfant peut voir par la fenêtre, dans la rue, la nuit ?* ». Cette question sera l'occasion de voir si certains enfants ont déjà pris conscience du problème des SDF...

10



Margaux CE2
Ecole de Fréland

En général les sites ne questionnent pas cette équivalence (après tout, des enfants pourraient imaginer d'autres personnages), ni, surtout, la pertinence du terme. Aucun enseignement n'est tiré de la date de publication. Or cette année 1994 est une donnée importante. C'est celle où l'acronyme SDF s'impose dans l'usage par un pic de fréquence, un degré maximal d'exposition des citoyens à ce fait de société, *par médias interposés*.

Une boucle se ferme : le terme SDF est sorti du contexte des sciences sociales, et par médias interposés (dont un album et ses commentaires !) il devient « chose » observable, comme n'importe quelle « réalité » (réputée) sensible.

De ce point de vue, une formation aux médias ne gagne pas à être conçue de manière séparée, mais intégrée à la formation en littérature (de jeunesse). D'abord pour faire apparaître que les lieux communs de cette littérature, ses thématiques apparemment consensuelles sont plus liées qu'on ne le croit à la conjoncture. Ensuite, pour dénaturer le vocabulaire de la langue usuelle, en reconstituant sa « traçabilité » dans la ronde des médias. On le voit ici : ce n'est pas l'œuvre littéraire qui est à critiquer, *mais ses gloses*. Ajoutons que de telles approches contextuelles deviennent aujourd'hui techniquement possibles en familiarisant les étudiants à un usage efficace des moteurs de recherche, et aux ressources actuellement disponibles par les portails de l'environnement numérique de travail.

En conclusion...

Intégrer cette attention à la construction de la langue par les médias, c'est recentrer, plus fondamentalement, la maîtrise de la langue sur les enjeux communicationnels. Dans l'histoire de la discipline, un tel rééquilibrage s'est produit chaque fois que l'école a dû faire face à des mutations culturelles. On l'a vu au lendemain de mai 68, avec la prise en compte de l'oral, puis avec la mise en place du collège unique à la fin des années 70, puis en 1983, année de fondation du CLEMI. La montée en puissance, brutale, des nouveaux médias oblige à repenser l'idée même de culture scolaire : celle-ci est moins que jamais réduite à des références littéraires, mais de discours de toutes sortes, d'images fixes et animées, de sons aussi, véhiculés non plus seulement par les institutions mais par les « industries » de programmes.

Un enseignement démocratique du français ne peut pas faire aujourd'hui l'économie de ces questions, et une éducation aux médias intégrée pourrait y contribuer.

Par rapport à de tels enjeux, le Manifeste de Charbonnières, texte qui a fondé en son temps l'Association Française des Enseignants de Français (AFEF), reste d'une singulière actualité : « *L'importance prise par les « média », les rapports entre la diffusion et le texte écrit, le type de « réception » par l'enfant de l'un et l'autre « message » font l'objet d'enquêtes et de travaux dont l'urgence est telle qu'il faut donner aux organismes compétents les moyens de les poursuivre et de les étendre* ». Ce texte date de 1967.

Bibliographie :

Association Française des Enseignants de Français (AFEF) – *Manifeste de Charbonnières*, téléchargeable sur le site de l'AFEF et sous une version beaucoup plus lisible sur le site de Sauver les lettres :

url raccourci : <http://goo.gl/b31dny>

(*Quelle grammaire enseigner*, J-C. PELLAT et alii, Hatier, 2009

Réflexion sur l'enseignement grammatical, B. COMBETTES, Pratiques N°145-146, juin 2010, pp.12-16

Les discours de la presse quotidienne – observer, analyser, comprendre, S. MOIRAND, PUF Linguistique nouvelle, 2007

Les petits bonshommes sur le carreau, texte de Olivier DOUZOU, illustrations d'Isabelle SIMON, éditions du Rouergue, 1994.

Les SDF, de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches de l'AFP – J. DAMON, site CAIRN 2002/3 (url raccourci : <http://goo.gl/88Uo8L>)